

L'aigle et le pou : le typhus dans la Grande Armée *

par Henri DUCOULOMBIER **

De tout temps et jusqu'aux derniers conflits du XIX^{ème} siècle, y compris la guerre de Sécession et la guerre franco-prussienne de 1870, les maladies ont tué plus de militaires que les balles et les boulets. L'histoire du typhus au cours du premier Empire illustre encore ce fait : connue de toute antiquité, la peste de guerre a été la rançon de tous les conflits et de toutes les calamités, mais plus particulièrement, la Révolution française et les guerres qu'elle a engendrées l'ont disséminée dans toute l'Europe et ses ravages n'ont cessé qu'après 1815.

Les prodromes

Dès l'an II et l'an IV de la République, la *fièvre des prisons et des hôpitaux* sévit à Bicêtre et à la Salpêtrière où, selon sa nosologie, Pinel (1) décrit 96 cas de *fièvre adynamique*. Dans les prisons de Nantes, 3.000 personnes succombent au Bouffay et à l'Entrepôt, 10.000 au total dans la ville, s'ajoutant aux victimes des noyades et fusillades du sinistre Carrier.

À la même date, le typhus est responsable de redoutables épidémies dans les armées délaissées se battant dans des théâtres d'opération secondaires : ainsi, dans la guerre du Roussillon contre l'Espagne de mai 1793 à octobre 1795, l'armée des Pyrénées occidentales perd 12.000 hommes sur un effectif de 60.000 ; dès le début de l'épidémie, le médecin en chef Coste (2) déplore la mort de 44 médecins et de plus de 300 officiers de santé en 15 mois : "Des nombreuses victimes du typhus et de nos meurtriers bivouacs, il n'en fut pas officiellement question". Il en est de même à l'armée d'Italie qui, de 1792 à 1795, se bat dans le Piémont dans un dénuement extrême : en fin 1794, l'épidémie de typhus y fait 54.000 malades dont 5.300 succombent. Parmi les malades, le général Masséna et le médecin en chef de l'aile droite, Desgenettes, se soignent mutuellement à Albenga ; mais ce n'est pas Desgenettes qui vient à bout de l'épidémie, car, à peine convalescent, il est muté à Toulon et remplacé par Bourdois de La Motte qui met en œuvre des mesures efficaces. En 1799 et 1800, le typhus réapparaît au cours du siège de Gênes : faisant 14.000 morts, dont le général Championnet, il est décrit par Rasori (3) sous le nom de *fièvre pétéchiale de Gênes*.

De 1792 à 1796, dans les armées du Nord, du Rhin et de la Moselle, "la maladie qui moisonnait nos guerriers dans les hôpitaux, qui dévorait une multitude d'officiers de

* Journées d'avril 2014.

** 21, rue de la Louvière, 59800 Lille.

santé militaires, qui se communiquait aux habitants des villes et des campagnes (4)”, est pratiquement endémique : on ne possède guère de données chiffrées, sauf pour le service de santé où les pertes sont considérables. En frimaire an III, le médecin et conventionnel Fourcroy déclare à l’Assemblée “que plus de 600 officiers de santé ont péri depuis 18 mois au milieu et à la suite des fonctions mêmes qu’ils exercent” et cette phrase est gravée sur le marbre dans le cloître du Val-de-Grâce. Sept ans plus tard, en 1801, Coste avance le chiffre de 2.000 morts dans le service de santé.

Apparemment, le typhus épargne l’armée d’Orient lors de l’expédition d’Égypte : Desgenettes évoque bien quelques cas de fièvre adynamique chez les blessés de Larrey, mais, dit-il, les médecins n’ont pas été consultés. De même, le camp de Boulogne ne connaît que des épidémies de gale et de dysenterie. Par contre, la maladie sévit toujours dans les hôpitaux et, en décembre 1804, Desgenettes (5) signale au Val-de-Grâce une *fièvre adynamique* responsable de 893 entrées et 63 morts.

À la Grande Armée

Après Austerlitz, le typhus amené par les prisonniers russes éclate dans les hôpitaux de Brünn et de Vienne où il fait 12.000 victimes - bien plus que la bataille elle-même - malgré les efforts de Coste et de Percy. Puis, suivant les colonnes de prisonniers et de rapatriés, il s’étend à l’Ouest vers Mayence : “À Linz, Braunau, Augsbourg, déclare D’Héralde (6), le typhus moissonnait en masse les soldats et ceux qui les soignaient : jamais il n’était mort autant d’officiers de santé”. Il atteint les départements français de l’Est où, en février 1806, Desgenettes est chargé d’inspecter les dépôts de prisonniers autrichiens et seulement autrichiens, car il n’est guère question des prisonniers russes abandonnés à eux-mêmes, en haillons et couverts de vermine, qui, dit le médecin, “ont porté la mort partout où ils ont été mêlés aux Autrichiens”. L’épicentre de l’épidémie est à Autun où 112 prisonniers sur 1.100 succombent et où la population civile est atteinte, avec plusieurs morts dont l’archevêque Monseigneur de Fontanges.

Après la défaite de la Prusse, le typhus réapparaît dès l’entrée de la Grande Armée en Pologne et en Prusse orientale : l’épidémie atteint deux pics en février - mars 1807 après Eylau et en juillet-août après Friedland. Trois témoins racontent la progression de la maladie tout au long du chemin de retour : Percy (7) dans son *Journal des campagnes* et le médecin principal N.-P. Gilbert (8), puis Desgenettes qui rejoint la Grande Armée en mai 1807, et pour chacun d’eux, c’est un pénible constat. À Königsberg, le médecin M. Chardel (9) informe le médecin en chef qu’en trois mois il a perdu un septième de ses malades. À Dantzig, il y a 2.700 malades et la pourriture d’hôpital s’associe au typhus pour déterminer 12 à 15 morts par jour. À Thorn, Gilbert dénombre 700 malades. À Varsovie, on compte 600 morts par mois dont 200 morts en avril 1807 dans le seul hôpital de la Couronne. À Küstrin, où s’entassent 1.000 malades, “le service est détestable”, enrage Percy qui déclare à l’Empereur que l’armée perd un malade sur 7 hommes et un mort sur 17. Une intéressante étude de la mortalité chez les soldats en provenance de la Haute-Marne confirme ces chiffres : pour 302 décès, on compte 3% tués au combat, 24% des suites de blessures et 73% de maladies, dont 53% de typhus et 9% de dysenterie selon (P. Jacquot (10). L’épidémie perd de sa virulence lorsqu’on rentre en Prusse, puis en France, mais avant de quitter Paris en avril 1807, Desgenettes signale encore qu’au Val-de-Grâce, 128 malades sur 625 ont succombé.

Se rendant en Espagne à la suite de Napoléon, Percy et Desgenettes croisent de nombreux convois de malades et craignent que l’armée tombe *en déliquium* ; dès leur

arrivée, ils constatent le triste état des hôpitaux dont témoignent de nombreux médecins. De l'hôpital de Burgos où règne une *fièvre ataxo-dynamique*, M. Pagès (11) adresse à Desgenettes un rapport selon lequel "tous les infirmiers furent atteints, de même que le plus grand nombre des officiers de santé". Dans sa thèse, Reveillé-Parise (12) décrit les horreurs du siège de Saragosse. Dans les hôpitaux d'Alagon et de Tuleda, "jamais peut-être, dit-il, les droits de l'humanité ne furent plus indignement violés et méconnus". Et en exergue de sa thèse, il cite Dante : "Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate ! (Laissez toute espérance, vous qui entrez !)". Pour Larrey (13), l'hôpital de Tolosa est devenu "un tombeau par l'effet de l'encombrement". À Pampelune, huit hôpitaux hébergent des milliers de malades et on y compte 18 à 20 morts par jour. Et on connaît le cri de douleur et d'indignation de Percy à la dernière page de son *Journal des campagnes* : "La dysenterie en tue un grand nombre ; la fièvre nosocomiale en fait succomber encore davantage ; et les mauvais soins, la malpropreté, le défaut de secours, la pénurie de linge, le manque de médicaments, le méphitisme des salles convertissent des hôpitaux hideux et dégoûtants en autant d'asiles de la mort ou, comme le dit le soldat lui-même, en vrais cimetières, etc."

En 1809, après Wagram, l'épidémie suit la même route qu'en 1804 : "Dans la campagne de la Grande Armée - en 1804 et en 1809 - le typhus n'a peut-être pas épargné un seul village sur la route de Strasbourg à Vienne et il s'étendait seulement à quelques lieues de la route", distance parcourue par les fourrageurs et les maraudeurs... En 1809 également, la fièvre des Espagnols gagne plusieurs villes du Sud-Ouest jusque dans le Forez où Desgenettes est envoyé en mission à Montbrison.

Dans l'effroyable tragédie de la campagne de Russie, il est malaisé de faire la part du typhus. Un excellent récit des campagnes de 1812 et 1813 est celui de Kerckhove (14), médecin hollandais du corps de Ney (19. 1) : dès l'invasion, les pertes sont considérables et, à Vitebsk, la Grande Armée a déjà perdu 80.000 malades, atteints surtout de dysenterie, et c'est alors qu'apparaît le typhus. À Mojaïsk, dit Kerckhove, "la dysenterie et le typhus ravageaient avec fureur. Nos forces s'affaiblissaient dans une proportion infinie, nous laissâmes à Mojaïsk et partout où nous passâmes un nombre indéterminé de malades, dont on ne s'inquiétait guère". À Moscou, les hôpitaux reçoivent 8 à 10.000 malades, dont 2 à 3.000 sont abandonnés lors de la retraite ; il en est de même à chaque étape, à Smolensk, Orcha, Vitebsk. Après le passage de la Bérézina, Wilna représente pour les 30 à 40.000 rescapés un immense espoir vite déçu. En l'absence de tout commandement, de toute administration, sous le feu des Cosaques talonnant les fuyards, par un froid terrible, le désordre est total et Larrey déclare : "Wilna nous a été presque aussi funeste que la Bérézina". Les témoins évoquent une vision d'apocalypse : Wilson, observateur anglais à l'armée russe, découvre 7.500 cadavres au couvent Saint-Basile. Le chirurgien Carpon (15), collaborateur de Larrey, avance le chiffre de 45 à 50.000 morts de froid, de faim, de maladies, massacrés par les cosaques ou la canaille. Dans leur ouvrage *Les oubliés de la retraite de Russie*, M. Signoli (16) et coll. citent le chiffre donné par les archives lituanienes de 75.000 cadavres ensevelis dans la province de Vilnius, un nombre comprenant sans doute des soldats russes et des civils. La découverte en 2001 d'un charnier de 20.000 corps, dont 3.284 ont été examinés par des équipes lituanienne et française, permet d'apprécier la responsabilité des maladies : les recherches menées par le professeur D. Raoult (17) ont montré la présence de l'ADN de *Rickettsia prowazekii* responsable du typhus dans trois prélèvements humains et de *Bartonella quintana*, agent de la fièvre des tranchées, chez sept soldats, ainsi que dans trois poux.

Bien que le petit nombre de résultats ne permette pas de conclusions formelles, il est possible que le typhus ait été moins fréquent que la fièvre des tranchées, dont le pronostic est moins sévère et cela expliquerait que la mortalité soit sensiblement différente d'une épidémie à l'autre. D'ailleurs, Desgenettes avait remarqué que chaque épidémie avait des caractères cliniques particuliers : il serait donc préférable de ne pas parler du seul typhus, mais de maladies transmises par les poux dont l'incidence, selon D. Raoult, serait de l'ordre de 29 %.



Fig. 1 : L'ouvrage de Kerckhove. (© Books - google)

Sur l'Elbe, après la lourde défaite de Leipzig, Dresde capitule dès le 13 novembre 1813, mais le typhus y faisait déjà 200 victimes par jour. À Hambourg, Davout ne cède qu'en mai 1814 sur l'ordre de Louis XVIII : il a perdu environ 10.000 hommes, au rythme quotidien de 60 à 70 morts au plus fort de l'épidémie. On ne possède pas de renseignements médicaux sur les sièges de Wittenberg et de Magdebourg, mais on connaît mieux le drame sanitaire de Torgau grâce à l'ouvrage d'Augoyat (21), à la thèse de Gilles de La Tourette (22) et au rapport de Masnou (23), collaborateur de Desgenettes. Défendue par le comte de Narbonne-Lara, la place a reçu les blessés et les malades du corps de Ney après Dennewitz, puis des éléments du grand quartier général et du parc

Après le désastre, plusieurs places fortes sont assiégées tour à tour : Dantzig à l'est, puis les places appuyant les trois lignes de défense établies sur l'Oder, l'Elbe et le Rhin. Défendu par le général Rapp, Dantzig subit un siège d'un an bien relaté dans les thèses de Tort (18) et de Corsin (19) : la garnison comprend 36.000 hommes dont 10.000 rescapés de la retraite de Russie, éclopés aux membres gelés ou atteints d'une dysenterie rebelle. L'épidémie de typhus éclate dès fin janvier et le nombre de morts atteint 200 par jour les deux mois suivants. Au total, les deux tiers de la garnison, soit 21.000 hommes succombent, ainsi que le quart de la population civile, soit 7.500 personnes et, à la capitulation le 3 janvier 1814, il ne reste que 9.000 Français.

On ne possède guère de renseignements médicaux sur les places fortes de l'Oder ; Stettin, Küstrin et Glogau. On sait seulement qu'à Glogau, qui ne capitule que le 17 avril 1814, après l'abdication de l'Empereur, la mortalité atteint 20% des malades en mars (20).

d'artillerie coupés de la Grande Armée après Leipzig, et la garnison atteint 28.000 à 28.500 hommes : le médecin en chef Desgenettes (Fig. 2), les pharmaciens Laubert et Jacob sont parmi les assiégés. Le surpeuplement est tel que d'emblée les épidémies font rage : en trois mois, 20.700 hommes périssent à l'hôpital, les deux tiers de dysenterie et un tiers du typhus, dont le comte Narbonne. Dans sa thèse, Lavaud (24) déclare que Desgenettes n'a jamais observé de fléau plus désastreux que l'épidémie de typhus de Torgau. Détail étonnant, le médecin en chef en a été réduit à conseiller de jeter les cadavres dans le fleuve... Le 30 novembre, il écrit à Dutailis qui a succédé à Narbonne : "Il faut prendre un parti décisif et, à tout prendre, ce qu'il y aurait peut-être de mieux à faire serait de jeter, de nuit, les cadavres à l'eau, au courant de l'Elbe, et au-dessous de la ville" (Arch. V.D.G.).



Fig. 2 : *Le baron Desgenettes par Tardieu.*
(Collection de l'auteur)

Mayence (Fig. 3), point de jonction des troupes en retraite, connaît un encombrement tel que toute la ville, les bâtiments publics, les maisons particulières, les rues même sont



Fig. 3 : *Le typhus à Mayence.* (Lithographie de D.-A.-M. Raffet, © Collection Anne S.K. Brown)

transformés en hôpital. Les thèses de Laurent (25), neveu de Percy, et d'Ardy (26) décrivent ce cauchemar : en trois mois, 14.000 hommes succombent, ainsi que 60 officiers de santé et le préfet Jean Bon-Saint-André. Le général Morand ne rend la place qu'en mai 1814 sur l'ordre de Louis XVIII.

Le typhus pénètre ensuite en France, gagne Strasbourg, Sélestat où on compte 500 malades par jour ; on le trouve ensuite à Tonnerre, Grenoble : il suit les vallées de la Marne et de la Seine, et, à Corbeil ou à Montereau, on voit passer sous les ponts jusqu'à 19 cadavres par heure. L'épidémie atteint même Orléans lorsque l'armée s'est retirée derrière la Loire.

À Paris, malgré les mesures prises et en particulier l'*Instruction sur le typhus* éditée sur l'ordre du préfet Montalivet, l'épidémie est d'abord meurtrière et les médecins se mobilisent : Laennec et Pinel à la Salpêtrière où toutes les infirmières sont atteintes, Fouquier à la Charité, Hébréard (27) à Bicêtre où sur 200 infirmiers, on dénombre 70 malades et 23 décès et, parmi les 26 officiers de santé, 12 malades, mais un seul décès. Au total à Paris, sur 746 soignants, 214 sont décédés. Puis, après quelques mois, la mortalité diminue et l'épidémie s'achève. À cette date, paraît un virulent pamphlet intitulé *Les sépulcres de la Grande Armée* (28), sans doute dû à un administrateur nommé Hapdé dénonçant l'état lamentable des hôpitaux. Approuvé d'ailleurs par Percy et édité à trois reprises, cet opuscule traduit bien l'indignation générale devant l'incurie de la "détestable administration".

Les connaissances médicales

À l'époque que nous étudions, les médecins disposent d'ouvrages d'origine anglaise datant du milieu du XVIIIème siècle : l'essai de James Lind (29) sur la santé des gens de mer et les livres de John Pringle (30) qui, par la justesse de ses observations, est regardé comme un des fondateurs de la médecine militaire. En 1811, le traité de Von Hildenbrand (31) (Fig. 4) sur le typhus contagieux est l'ouvrage de référence. De 1814 à 1820, 23 thèses de médecine soutenues à la faculté de Paris traitent du typhus : pour la plupart, elles ont été écrites par d'anciens chirurgiens ou médecins de la Grande Armée ; 7 d'entre eux ont d'ailleurs contracté le typhus et deux sont restés dans un "délire furieux" pendant dix jours. Des ouvrages ultérieurs sont également intéressants : celui de Joseph Frank (32) qui a traité des milliers de typhiques pendant 36 ans, ou le livre de J. A. F. Ozanam (33) d'un grand intérêt historique.

À la lecture de ces ouvrages, on est frappé de l'étendue des connaissances des médecins de l'époque sur le typhus. Tout d'abord, les termes de fièvre des prisons, des camps, des hôpitaux et des vaisseaux, de fièvre putride, maligne, nerveuse (Cullen), adynamique (Pinel) ou même azodynamique (Gilbert) disparaissent et on n'utilise plus que le vocable de typhus contagieux (et non pas de typhus exanthématique, l'éruption étant considérée comme inconstante). La description clinique est fort complète et les auteurs distinguent trois périodes de la maladie durant chacune un septénaire : période inflammatoire (fièvre, céphalée), période nerveuse (stupeur ou délire), période adynamique se terminant par une crise salutaire ou le décès. Les complications sont également décrites : escarres, gangrène, parotidites, etc. Cependant, la distinction entre typhus et fièvre typhoïde est encore imprécise sur des critères uniquement cliniques et ne sera définitivement certaine que par des preuves bactériologiques.

La cause essentielle est reconnue : l'encombrement dans de mauvaises conditions d'hygiène. D'autres causes paraissent secondaires : alimentation, climat, voire affections

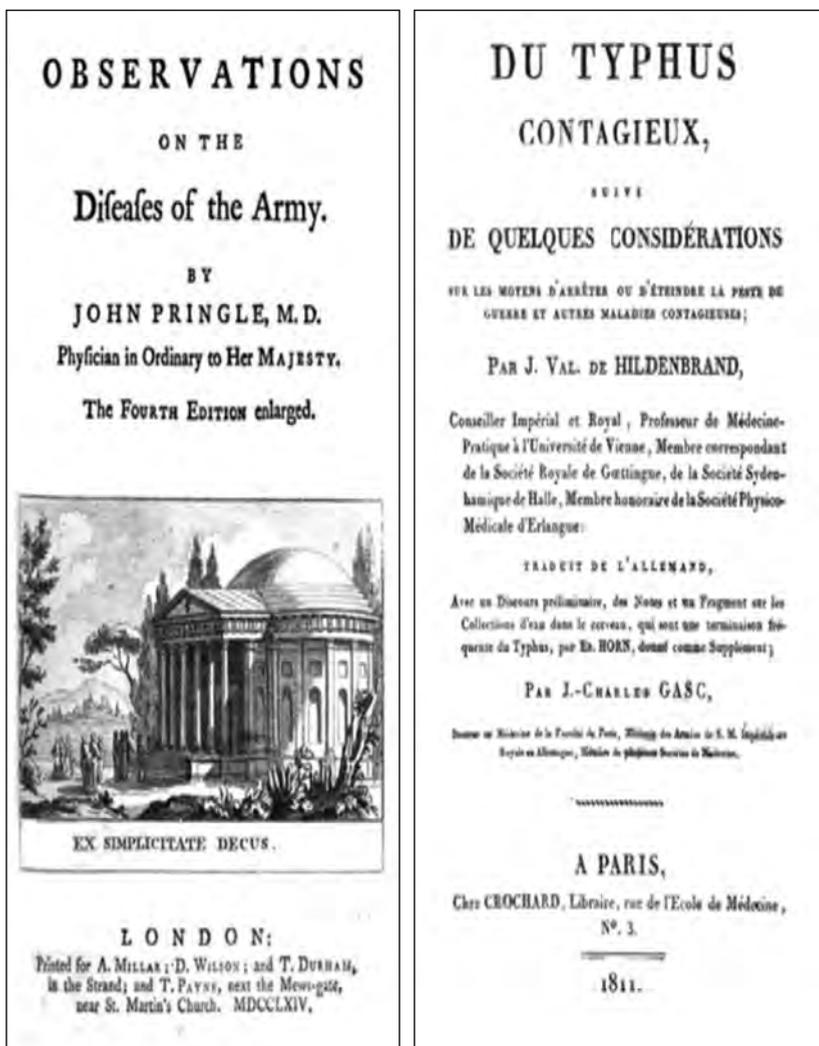


Fig. 4 : Les ouvrages de Pringle et de Von Hilenbrand sur le typhus. (© Archive org, © Books - google)

de l'âme. Pour la majorité des auteurs, le typhus est contagieux, à l'exception de quelques non-contagionistes irréductibles comme Simon Lassis (34). La contagion est soit *immédiate* par contact direct, soit *médiate* par l'intermédiaire d'objets ayant approché le malade : vêtements, literie, fourrures, pelleterie, mais aussi laine, coton, soie, paille, foin, etc. Un détail : il est conseillé au médecin examinant un malade de ne pas passer la main sous la couverture, mais de rejeter celle-ci au pied du lit... Depuis von Hildenbrand, il est reconnu que la maladie se transmet par la peau et Percy écrit : "Le terrible délétère s'introduit dans l'économie animale par les surfaces muqueuses et cutanées".

Les moyens de prévention sont donc connus et ils s'avèrent efficaces, tout au moins lorsqu'ils peuvent être mis en œuvre, ce qui est l'exception : isolement des malades et des suspects, séparation des blessés et de fiévreux, désinfection des locaux et des vêtements par les fumigations de Guyton de Morveau [1], hygiène individuelle et collective. Mais seule la commission de salubrité présidée par le doyen Leroux des Tillets conseille le lavage et l'épouillage, car le rôle du pou dans la transmission de la maladie est méconnu. Cependant, quelques détails font penser que les médecins n'étaient pas loin de la vérité. Ainsi, Gasc, dans son introduction au livre de Von Hildebrand, constate chez un malade une "quantité considérable de poux". De même, Frank trouve quelquefois une "apparition inaccoutumée de poux". Ailleurs, il déclare que "la contagion du typhus existe sur les cadavres [...] surtout dans les cheveux et les poils, par exemple la barbe, absolument de la même manière qu'elle adhère aux autres corps velus et lanugineux". Plus évocatrices encore ces phrases que l'on relève dans *l'Instruction sur le typhus* de 1814 : "Les miasmes délétères peuvent être adhérents à la surface du corps, dans les poils qui en recouvrent quelques parties, et surtout dans l'enduit de crasse qu'il porte le plus souvent [...] Il doit changer de vêtements, et ne reprendre les siens qu'après qu'ils auront été désinfectés, parce que le germe du typhus peut exister dans ses habits" (35). Si on remplace les mots miasmes délétères par les poux, tout devient évident, mais il faudra près d'un siècle pour que Nicolle et Comte à l'Institut Pasteur de Tunis prouvent le rôle du pou et, plus encore que ce sont ses déjections qui sont virulentes et que l'individu s'inocule par grattage.

Comment les médecins de 1810 auraient-ils pu imaginer que ce parasite si répandu et somme toute familier, pouvait ébranler un empire ? Faute de comprendre qu'il puisse exister un vecteur entre le malade contagieux et le sujet réceptif, le problème de la contagion n'a pas été résolu avant le tout début du XXème siècle et les contagionistes et non-contagionistes se sont longuement affrontés jusqu'à la découverte du rôle de la puce, de l'aédes, de l'anophèle ou du pou dans la transmission de maladies infectieuses et parasitaires, permettant une prophylaxie efficace.

RÉFÉRENCES

- (1) PINEL Ph. - *Nosographie philosophique ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine*. Paris, Maradan, an VI.
- (2) COSTE J.-F. - *Éloge de J.-A. Lorentz, prononcé au Conseil de santé le 2 germinal an IX*, Paris, imp. de Hy, 1801.
- (3) RASORI G. - *Histoire de la fièvre pétéchiiale de Gênes, pendant les années 1799 et 1800*, Paris, Gabon, 1822.
- (4) FOURRIER et VAIDY - "Fièvre", in *Dictionnaire des Sciences médicales*, vol. 15, Paris, Panckoucke, 1812.
- (5) DESGENETTES R.-N. Dufrièche - *Notes conservées et extraites de ma correspondance pour le service des hôpitaux militaires, dans les années 1795 à 1807*. Manuscrits BN cote 11290, 206 feuillets.
- (6) D'HÉRALDE D. - *Mémoires d'un chirurgien de la Grande Armée*, Paris, Éd. Hist. Teissèdre, 2002.
- (7) PERCY P.-F. - *Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1904, et Paris, Tallandier, 1986 et 2002.
- (8) GILBERT N.-P. - *Tableau historique des maladies internes de mauvais caractère qui ont affligé la Grande Armée dans la campagne de Prusse et de Pologne, etc.* Berlin, Quien, 1808.

L'AIGLE ET LE POU : LE TYPHUS DANS LA GRANDE ARMÉE

- (9) CHARDEL M. - "Rapport sur les maladies observées à Kœnigsberg, du 20 juillet au 19 octobre 1807, etc.", *Journal général de médecine, de chirurgie et de pharmacie*, vol. 33, Paris, Croullebois et Barrois, 1808, 144-156.
- (10) JACQUOT P. - "Étude des causes de mortalité chez les soldats haut-marnais pendant la campagne de 1807 en Pologne", *Cahiers haut-marnais*, 1993, n° 194-195.
- (11) PAGÈS M. - "Observations sur les maladies qui ont régné à l'hôpital royal de Burgos, pendant les mois de décembre 1808, janvier et février 1809", *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie*, etc. Tome 18, juillet 1809, Paris, Migneret et Méquignon, 1809, 3-15.
- (12) RÉVEILLÉ-PARISE J.-H. - Relation médicale du siège de Saragosse en 1808 et 1809, etc. Thèse méd. Paris, 1816, n° 11.
- (13) LARREY D. - *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes du baron Larrey*, Smith, Paris, 1812-1817, réédités en 2 vol. (1786-1811 et 1812-1840) par Tallandier / Bibl. napoléonienne, Paris, 2004.
- (14) KERCKHOVE J.R.L. - *Histoire des maladies observées à la Grande Armée française pendant les campagnes de Russie de 1812 et d'Allemagne de 1813*, Anvers, Janssens, 1836.
- (15) CARPON, "Les morts de Wilna", *La France médicale*, 1902, n°4, t. 33 - 230, 457-463.
- (16) SIGNOLI M., VETTE T., DUTOUR O. et ARDAGNA Y. - *Vilna 1812 - Vilnius 2002. Les oubliés de la retraite de Russie*, Paris, Éd. hist. Teissèdre, 2008.
- (17) RAOULT D., DUTOUR O., HOUMAMDI L., JANKAUSKAS P.-E., ARDAGNA Y., DRANCOURT M., SIGNOLI M., La V.-D., MACIA Y., et ABOUDHARAM G. - "Evidence for louse-transmitted diseases in soldiers of Napoléon's Grand Army in Vilnius", *Journal of Infectious Diseases*, 2006, 193(1), 112-120.
- (18) TORT S.-P. - *Dissertation sur le typhus contagieux qui a régné épidémiquement à Dantzik pendant le blocus de la ville et le siège de cette place en 1813*. Thèse méd. Paris, 1817.
- (19) CORSIN P.J.B. - Relation médicale du typhus observé durant le siège de Dantzic en 1813. Thèse méd. Paris, 1828.
- (20) BRUN J.-F. - *Les oubliés du fleuve. Glogau-sur-Oder, un siège sous le Premier Empire*, Éd. Du Roure, Saint - Julien - Chateuil, 1997.
- (21) AUGOYAT A.-M. - *Relation de la défense de Torgau par les troupes françaises, en 1815 ; sous les généraux de division O., de Narbonne et comte du Taillis*, Paris, Leneveu, 1840.
- (22) GILLES DE LA TOURETTE J.-P. - *Remarques et observations sur le typhus contagieux qui a régné épidémiquement à Torgau en Saxe depuis le mois de septembre 1813 jusqu'au mois de mars 1814*. Thèse méd. Paris, 1815.
- (23) MASNOU le chevalier. - *Histoire médicale du siège de Torgau, en Saxe ou rapports adressés à M. le baron Des Genettes par le chevalier Masnou*, Paris, C.L.F. Panckoucke, 1814 et *Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie*, etc. juin 1816 n° 36, Paris, Migneret et Crochard.
- (24) LAVAUD E. - *Dissertation sur le typhus contagieux*. Thèse méd. Paris, 1816.
- (25) LAURENT Ch. - *Considérations sur le typhus qui a régné à Mayence après la campagne de 1813 et pendant le blocus de cette place en 1814*. Thèse méd. Paris, 1814.
- (26) ARDY P.-A. - *Dissertation sur le typhus contagieux observé à Mayence après la campagne de 1813 et pendant le blocus de cette ville en 1814*. Thèse méd. Paris 1815.
- (27) HÉBRÉARD M. - "Observations sur la fièvre contagieuse qui a régné à l'hospice de Bicêtre et aux environs, à la fin de l'hiver 1813", *Journal général de médecine, de chirurgie et de pharmacie*, vol. 51, Paris, Croullebois et Bar, 1814, 103-108.
- (28) Anonyme - *Les sépulcres de la Grande Armée ou tableau des hôpitaux militaires pendant la dernière campagne de Buonaparte*, Paris Emery, Dentu, Delaunay et Pélassier, 1814.
- (29) LIND J. - *An essay on the most effectual means of preserving the health of seamen in the royal navy, and a dissertation of fevers and infection*, London, Wilson and Nicol, 1774.
- (30) PRINGLE J. - *Observations on the nature and cure of hospital and jayle-fevers*, Londres, Millar et Wilson, 1750. Et *Observations on the diseases of the army in camp and garrison*, 2nd ed., Londres, Millar, Wilson et Durham, 1764.

HENRI DUCOULOMBIER

- (31) HILDENBRAND J.-V. Von - *Über der ansteckenden Typhus*, Vienne, 1810 et *Du typhus contagieux, suivi de quelques considérations sur le moyen d'arrêter ou d'éteindre la peste de guerre*, Paris, Crochard, 1811.
- (32) FRANK J. - *Traité de pathologie interne*, Bruxelles, Établissement encyclographique, 1837.
- (33) OZANAM J.-A.-F. - *Histoire médicale générale et particulière des maladies épidémiques, etc.*, Tome 3, Paris, 1835, à Lyon, chez l'auteur.
- (34) LASSIS S. - *Recherches sur les véritables causes des maladies épidémiques appelées typhus et sur la non contagion des maladies typhoïdes*, Paris, Méquignon-Marvis, 1819.

RÉSUMÉ

Comment le pou, parasite si répandu, a-t-il pu ébranler l'empire napoléonien ? C'est ce que va montrer l'histoire de cette "peste de guerre", un "typhus contagieux", tant dans la littérature médicale que dans les faits avérés.

SUMMARY

How is it that lice, such a common parasite, have shaken the Napoleonic empire ? This paper, based on medical literature and on proven facts, is going to tell the history of such a "war pestilence", a "contagious typhus".

- [1] NDLR : Pour ce personnage, cf. Teunis Willem VAN HEININGEN, "La contribution à la santé publique de Louis-Bernard Guyton de Morveau (1737-1817) et l'adoption de ses idées aux Pays-Bas", *Histoire des sciences médicales*, 2014, 97-106.